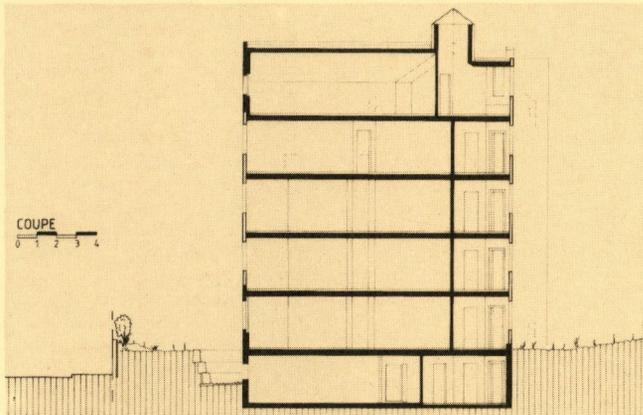


## De jolies notes... sur un air de discorde

Il y a des bâtiments qui cristallisent de manière exemplaire le hiatus entre architecture moderne et grand public. L'immeuble de Montchoisi-Centre à Lausanne (1), signé par Daniel Wurlod, est de ceux-là. Un véritable cas de figure. Cas de figure à répétition d'ailleurs, puisque c'est la troisième fois déjà — après l'édifice de la Caisse Raiffeisen (2) à la route de Berne à Lausanne et l'immeuble administratif du Pontet à Ecublens, que la polémique éclate autour d'une réalisation de Daniel Wurlod. Schématiquement dit: levée de boucliers de la part des architectes et cote d'amour auprès du public. Existe-t-il donc une fatalité qui conduit inéluctablement à l'opposition de deux camps irréductibles, deux regards inconciliables sur l'art d'habiter, deux langages sans terrain d'entente?

1 Voir page 90/29

2 Voir AS N° 75/1986



Louis Kahn, rapporte Mario Botta, disait que l'architecture est la rencontre entre l'idée et la réalité. Les architectes prospectifs ont tendance à faire pencher la balance du côté de l'idée, tandis que le public est tout ancré dans la réalité. D'où la difficulté de trouver un terrain de dialogue et de compréhension mutuelle. La bonne architecture est toujours un peu en avance sur l'opinion publique. Elle anticipe, prévoit les mutations sociales, recherche des solutions originales qui répondent aux nouveaux modes de vie. Or, que demandent et redemandent encore et toujours les usagers de l'architecture? La reconduction des modèles du passé. Ceux qu'on connaît, qu'on a appris à lire et à vivre, que l'histoire a expérimentés et apprivoisés pour nous. Ceux qui, même s'il n'en reste parfois que l'image ou l'emballage, font illusion et rassurent. Mais «il n'est pas possible de reconstruire l'histoire» dit encore Botta. Pas plus qu'on ne parle encore le latin... ni même le patois. Parlons donc la langue de notre temps!

Mais revenons à Montchoisi-Centre. L'immeuble est divisé en trois parties: en bas, le «socle» des commerces, au milieu, le corps principal des bureaux, en haut la «toiture» des appartements en duplex. Structure porteuse en béton blanc strié verticalement, façade en verre miroité collé, articulée de trois bow-windows. Parti pris de symétrie et de monumentalité. Tel apparaît «l'objet» au passant de l'avenue de Montchoisi.

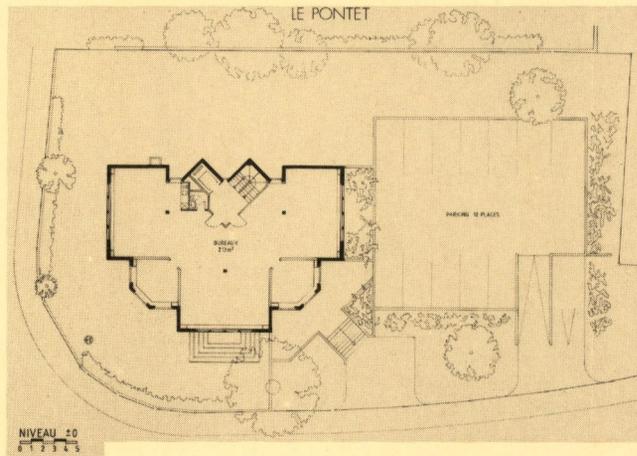
Il appartient à la catégorie de ceux qui ne laissent pas indifférent. Côté Monsieur et Madame Tout-le-Monde, il passe plutôt bien. Ce

## Schöne Töne... in einer Disharmonie

Es gibt Bauten, die beispielhaft die Kluft zwischen der modernen Architektur und der breiten Öffentlichkeit aufzeigen. Das Gebäude Montchoisi Centre in Lausanne (1) von Daniel Wurlod ist ein solcher Fall. Es ist ein typisches Beispiel; ein Beispiel, wie es sich anderswo wiederholt, denn nach dem Bau der Raiffeisenkasse an der route de Berne in Lausanne und des Verwaltungsgebäudes Pontet in Ecublens (2) ist schon zum dritten Mal Streit um ein Gebäude von Daniel Wurlod entstanden. Schematisch gesagt: Abwehrreaktion seitens der Architekten und Sonderbewertung durch die Öffentlichkeit. Kommt es also zum Verhängnis, dass sich zwangsläufig zwei unerbittliche Parteien, zwei unvereinbare Standpunkte bezüglich der Kunst des Wohnens, zwei Sprachen ohne Verständnismöglichkeit gegenüberstehen?

1 Siehe Seite 90/29

2 Siehe AS Nr. 75/1986



Le Pontet  
Ecublens/VD  
D. Wurlod, architecte, EPFZ/SIA

Gemäss Mario Botta hat Louis Kahn gesagt, dass in der Architektur die Idee und die Realität aufeinandertreffen. Die Architekten neigen auf ihrer Suche dazu, das Schwergewicht auf die Seite der Idee zu legen, während die Öffentlichkeit ganz der Realität verhaftet ist. Deshalb die Schwierigkeit, eine Grundlage für den Dialog und das gegenseitige Verständnis zu finden. Gute Architektur ist der öffentlichen Meinung immer ein wenig voraus. Sie nimmt Dinge vorweg, sieht gesellschaftliche Veränderungen voraus, sucht nach echten Lösungen, die der neuen Lebensweise entsprechen. Was aber wird von den Nutzern der Architektur immer wieder gefordert? Das Beibehalten von Modellen der Vergangenheit; das heisst Modellen, die man kennt, die man lesen gelernt hat und nach denen man lebt, die die Geschichte für uns ausprobiert und angepasst hat. Modelle, die Illusionen wecken und Sicherheit geben, auch wenn davon manchmal nur der Schein oder die Hülle übrigbleibt. Aber «Es ist nicht möglich, die Geschichte wiederherzustellen», sagt Botta noch. Ebensovienig wie man noch Latein... oder gar Patois spricht. Sprechen wir doch die Sprache unserer Zeit!

Aber kommen wir auf Montchoisi-Centre zurück. Das Gebäude ist in drei Teile unterteilt: unten der «Sockel» mit den Geschäften, in der Mitte der Haupttrakt mit den Büros, oben das «Dach» mit den Duplex-Wohnungen. Tragstruktur aus weiss gestrichenem vertikal gerilltem Beton; Fassade aus verklebtem Spiegelglas, durch drei Erkerfenster gegliedert. Entschluss zu Symmetrie und Monumentalität. Diesen Eindruck vom «Objekt» erhält der Passant von der avenue de Montchoisi aus. Das Gebäude gehört zu jener Kategorie von Bauten, die einen nicht gleichgültig lassen.

Der Mann von der Strasse findet es nicht schlecht. Diesen Modernismus akzeptiere man gerne und möchte noch mehr davon haben, sagen die einen. Sie sehen darin eine Art Klassizismus nach feiner Manier, elegant und ohne Aggressivität, originell — die grossen Glasflächen, die sich über drei Geschosse erstrecken, verändern plötzlich die gewohnten Proportionen —, ohne unverständliche Seltsamkeiten. Andere fügen hinzu, die Spiegelfassaden würden der Strasse neue Perspektiven verleihen, anstatt den Horizont zu verstellen. Sie würden die umliegenden Häuser und den Himmel in sich bewegenden und verändernden Bildern widerspiegeln sowie Licht in die Strasse bringen. Der weiss gestrichene Beton habe ein freundlicheres Aussehen als der graue.

modernisme-là, on l'accepte volontiers et on en redemande, disent les uns, qui y voient une manière de classicisme de bon ton, élégant et sans agressivité, original — les grandes verrières qui englobent trois étages d'un coup modifiant les proportions habituelles — sans bizarrerie incompréhensible. Les façades en miroir, ajoutent les autres, ouvrent des perspectives dans la rue au lieu de boucher l'horizon. Elles offrent au regard les reflets mouvants et changeants des maisons alentour et du ciel. Elles apportent de la lumière dans la rue. Quant au béton blanchi, il apparaît moins rébarbatif que le gris. Il fait moderne sans la sécheresse et la nudité du matériau brut. La tache claire et miroitante du bâtiment se fait légère dans son environnement. Monumentale dans son dessin mais aérée et presque transparente dans sa masse. La végétation enfin, celle qui tombe des trois articulations horizontales et celle qui sépare les piétons de la circulation de la rue, fait comme toujours le plein de voix, tout élément de verdure étant bienvenu et synonyme de présence de la nature en ville et de décor qui plaît à tous.

Laçons maintenant la balle dans l'autre camp. Daniel Wurlod a beau être diplômé en bonne et due forme de l'école d'architecture de l'EPFL, il est la cible d'un tir groupé de critiques parfois véhémentes de la part de ses collègues. Certes, rivalité, dogmatisme et esprit de chapelle ne sont pas totalement absents de la polémique, dans un biotope où la forte présence d'une haute école exacerbe probablement tensions et dissensions, tenants de la «Vérité» et constructeurs «bâtards». Mais voyons les arguments. Montchoisi-Centre est un bâtiment pseudo-moderne, dénoncent-ils. Il accumule des matériaux contemporains à l'esthétique flatteuse et raffinée (le béton blanc est strié, le verre miroité), des détails de construction séduisants et à la mode (façades-miroirs, bow-windows, verres collés qui rendent une image de construction très propre et soignée) et des emprunts habiles à quelques grands de l'architecture actuelle, qui donnent au bâtiment un air de déjà vu et déjà connu. Le public a l'impression gratifiante de comprendre soudain l'architecture d'aujourd'hui. Mais tous ces éléments mis ensemble ne font pas pour autant un tout organique et cohérent dont chaque détail serait partie prenante et signifiante. Le recours à une grammaire architecturale moderne et à un collage astucieux d'effets décoratifs ne suffit pas à masquer l'absence de fondement de composition et de réelle maîtrise du jeu des masses et des équilibres. Dans tout édifice pleinement abouti esthétiquement et fonctionnellement, chaque brique participe à la symphonie. Ici, il n'y a pas de musique. Seulement de jolies notes...

Comment retrouver le chemin du dialogue quand chacun de son côté parle une langue que l'autre n'entend pas? Les professionnels ont des références culturelles, historiques, plastiques, des exigences qui touchent au rapport de la forme au fond, des critères d'appréciation basés sur des notions qui échappent au commun des mortels. L'homme de la rue, qui n'a pas appris à lire la structure fondamentale d'un édifice, le juge au plaisir de son œil et aux détails pratiques de son usage. Il est, de plus, conditionné par une étrange conception de l'«intégration» architecturale, largement répandue chez nous, qui fait que plus une architecture disparaît dans son contexte, plus elle a de chances de plaire au grand nombre. Les façades-miroirs qui décomposent la géométrie et se font presque oublier pour devenir reflet et trompe-l'œil; les plantes vertes qui masquent les volumes et émoussent les lignes comme si les bâtiments devaient se faire pardonner d'exister en mimant la nature, sont donc des alliés précieux du succès.

En définitive, qu'est-ce qui est le plus important: l'adéquation aux règles de la «justesse» telle qu'elle est définie par les spécialistes, ou l'agrément des usagers? L'équation est loin d'être simple. L'architecte, après tout, ne peut se contenter de bâtir une sculpture, fût-elle géniale. Jean-Pierre Dresco, architecte cantonal vaudois, rappelle que la Suisse romande ne peut se prévaloir d'une grande tradition d'intérêt pour l'architecture. Le terrain y est beaucoup plus pauvre que dans un canton comme le Tessin, porteur d'une très longue mémoire bâtisseuse. Pourtant, depuis une dizaine d'années, on assiste à un mouvement de curiosité nouvelle. Même si c'est trop souvent à tort et à travers, le débat de l'architecture a été mis sur la place publique. La chose est trop neuve encore pour qu'on puisse déjà en cueillir les fruits. Mais les regards peu à peu se sensibilisent et apprennent à lire et à sentir. La discussion est ouverte. Des initiatives comme la distinction vaudoise d'architecture contribuent à fertiliser un terrain difficile et bardé de règlements castrateurs. Un certain nombre de professionnels se montre aujourd'hui, beaucoup plus que dans les années septante, décidé à proposer une architecture plus affirmée et plus dessinée dans un paysage bâti qui a trop longtemps confondu préservation des sites avec mollesse complaisante et banalité tranquille.

Françoise Jaunin

Er wirke modern und sei trotzdem nicht so hart und nackt wie das rohe Material. Die Helle und der Glanz machen das Gebäude in seiner Umgebung leicht. Es sei monumental in der Gestaltung, aber luftig und fast transparent in der Masse. Die Pflanzen schliesslich, die von den drei horizontalen Fassadenteilungen herabhängen, und die Bepflanzung, die die Fussgänger vom Strassenverkehr trennt, bringen wie üblich die Stimmenmehrheit; eine Begrünung, die willkommen ist, die in der Stadt ein Stück Natur darstellt, ein Schmuck, der allen gefällt.

Kommen wir nun aber auf das andere Lager zu sprechen. Vorschriftenmässiges EPFL-Architektendiplom hin oder her, Daniel Wurlod ist die Zielscheibe mehrfacher, manchmal heftiger Kritik seitens seiner Kollegen. Gewiss spielen in dem Streit auch Rivalität, Dogmatismus und Engstirnigkeit eine gewisse Rolle, und zwar in einer Art «Biotop», in dem die starke Präsenz einer hohen Schule Spannungen und Differenzen wahrscheinlich noch verstärkt; diese reichen bis an die «Wahrheit» und «falsche» Baufachleute heran. Doch sehen wir uns die Argumente an. Montchoisi-Centre sei ein pseudo-moderner Bau, lautet der Vorwurf. Er bestehe aus modernen Materialien mit schmeichelnder, raffinierter Ästhetik (weiss gestrichener gerillter Beton, Spiegelglas), aus verlockenden, modischen Konstruktionsdetails (Spiegelfassaden, Erkerfenster, verklebte Gläser, die dem Bau ein sehr reines, gepflegtes Äusseres verleihen) und aus Anleihen bei einigen Grossen der gegenwärtigen Architektur, was am Gebäude den Eindruck des «Schon-Gesehenen» und «Schon-Bekanntes» erzeugt. Die Öffentlichkeit hat das angenehme Gefühl, die heutige Architektur plötzlich zu verstehen. Doch alle diese Elemente zusammen ergeben noch kein organisches, kohärentes Ganzes, bei dem jedes Detail ein überzeugender, signifikanter Teil wäre. Das Zurückgreifen auf eine moderne Grammatik der Architektur und eine raffinierte Collage dekorativer Effekte genügt nicht, um das Fehlen der entwerferischen Grundlage und des wirklichen Beherrschens der Massen und der Gleichgewichte zu verbergen. Bei jedem Gebäude, das ästhetisch und funktional zu Ende gedacht ist, stellt jeder Baustein einen Teil der Symphonie dar. Hier gibt es jedoch keine Musik. Nur schöne Töne...

Wie soll man wieder zu einem Dialog finden, wenn jede Seite eine andere Sprache spricht? Die Fachleute beziehen sich auf kulturelle, historische und plastische Gesichtspunkte; sie stellen Anforderungen, die etwas mit dem Bezug zwischen Form und Basis zu tun haben; ihren Bewertungskriterien liegen Vorstellungen zugrunde, die sich den meisten Menschen entziehen. Der Mann von der Strasse, der nicht gelernt hat, wie man die Grundstruktur eines Gebäudes liest, urteilt nach seinem optischen Gutdünken und nach praktischen Gesichtspunkten der Nutzung. Zudem ist er von einem merkwürdigen Konzept der architektonischen «Integration» bestimmt, was bei uns weit verbreitet ist und dazu führt, dass ein Stück Architektur umso grössere Chancen hat, der breiten Masse zu gefallen, je mehr es im Kontext verschwindet. Wertvolle «Verbündete» beim Erfolg sind also die Spiegelfassaden, die die Geometrie auflösen, deren Existenz man fast vergisst und die zur Spiegelung und optischen Täuschung werden, sowie die grünen Pflanzen, die die Volumen verbergen und die Linien verwischen — wie wenn sich die Gebäude durch Nachahmen der Natur für ihre Existenz gleichsam entschuldigen müssten.

Was ist letztlich das Wichtigste: dass man sich an die Regeln der «Richtigkeit» nach der Definition der Spezialisten hält, oder ist es die Zustimmung der Nutzer? Die Gleichung ist überhaupt nicht einfach. Schliesslich kann sich der Architekt nicht damit begnügen, eine Skulptur zu bauen, auch wenn sie genial ist. Jean-Pierre Dresco, Kantonsarchitekt des Kantons Waadt, erinnert daran, dass die französische Schweiz für sich nicht in Anspruch nehmen kann, ein traditionsreiches Interesse an der Architektur zu haben. Diese Region ist diesbezüglich viel ärmer als ein Kanton wie das Tessin, das im Bauen auf eine reiche Erfahrung zurückblicken kann. Seit ungefähr zehn Jahren kann man jedoch ein neues Interesse feststellen. Die Diskussion über Architektur findet nun in der Öffentlichkeit statt, wenn auch nur allzu oft aus Gewohnheit. Die Sache ist noch zu neu, als dass sie schon fruchtbringend wäre. Aber die Sehweise wird nach und nach sensibilisiert, man lernt, wie man liest und fühlt. Die Diskussion ist offen. Beiträge wie die waadtländische Architekturauszeichnung wirken befruchtend auf ein Gebiet, das schwierig ist und von einschneidenden Reglementen beherrscht wird. Es zeigt sich, dass sich heute eine gewisse Anzahl von Fachleuten viel eher als in den siebziger Jahren für eine Architektur entscheidet, die gegenüber der gebauten Umgebung stärker betont ist und in der Gestaltung deutlicher hervortritt; zu lange ist das Erhalten von Orten mit nachgiebiger Schlawheit und ereignisloser Banalität im baulichen Kontext verwechselt worden.

Françoise Jaunin